

# INTERVIEW GILBERT COUDÈNE

artisan peintre muraliste, co-fondateur de Cité Création

GRANDLYON

communauté urbaine

Direction de la Prospective et du Dialogue Public  
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03  
[www.millenaire3.com](http://www.millenaire3.com)

Propos recueillis le 11 et le 28 mai 2010 par Catherine Panassier

Dans cette interview, Gilbert Coudène nous présente l'intervention de Cité Création à Lyon et dans l'agglomération lyonnaise, revient sur l'implication de la Cité dans les quartiers d'habitat social lyonnais, précise sa vision de l'esthétique urbaine et voque sa perception de la ville et « du modèle lyonnais ».

**Votre implication sur la ville de Lyon a commencé dans les quartiers d'habitat social, à la Duchère dans le neuvième, à Mermoz et aux Etats-Unis dans le huitième arrondissement, est-ce un hasard ?**

En créant notre atelier de peintures murales, en 1978, il s'agissait pour nous, de répondre à des urgences en direction de milieux d'enfermement.

C'est dans cet esprit que nous avons travaillé pour le milieu psychiatrique au Vinatier, puis dans le milieu du handicap enfants à Oullins. Par ailleurs, nous nous sommes très vite aperçu que, dans la ville, il existait d'autres lieux vastes et importants qui sentaient le mal être, voire l'abandon : les cités HLM. C'est pourquoi nous avons décidé d'aller voir si dans ces quartiers nous pouvions apporter notre métier pour tenter de bâtir des passerelles, des ouvertures, et essayer de rétablir de la dignité.

Ces quartiers avaient connu par le passé un métissage particulièrement riche avec les diverses populations nées de l'immigration, mais on sentait que les relations devenaient beaucoup plus compliquées pour les nouvelles générations. Il nous semblait nécessaire de souligner l'intérêt du métissage culturel pour faciliter l'intégration des nouvelles populations dans ces quartiers.

Profitant de la réhabilitation des immeubles, il nous paraissait opportun d'apporter ce lien sur les habitations elles mêmes eu égard à ce qui a été très vite notre credo « **les murs, c'est la peau des habitants** », c'est la peau collective d'un groupe social, d'un quartier. Et, si les gens se sentent bien dans leur peau, ils ne semutilent pas ; s'ils en sont fiers, ils entretiennent, voire ils protègent leur peau collective, leurs murs et leur environnement.

**« Il est important et urgent de décréter la culture « cause nationale », tout autant que le défi écologique, c'est une question de survie de l'espèce humaine. »**

**Pourquoi souhaitiez-vous répondre à des urgences, vous intéresser aux milieux d'enfermement, aux populations issues de l'immigration ?**

Nous étions un petit groupe d'étudiants de l'école des Beaux-Arts de Lyon qui partagions une envie et une volonté d'agir pour répondre autrement aux urgences sociales. Certes nous venions tous de milieux simples, mais nous n'étions pas pour autant des nostalgiques d'une belle enfance multiculturelle perdue. En fait, nous venions de claquer la porte des Beaux-Arts car nous ne supportions plus la tendance mode de l'époque « le minimal art américain », l'adoration de l'infiniment petit, la grandiloquence de ses enseignements, l'obsession du conceptuel et des formules champagne comme : « le summum de la peinture, c'est de ne pas peindre ! », selon le professeur de peinture qui jouissait de s'écouter parler.

Nous étions en opposition, même violente, avec ce que l'on voulait nous enseigner.

Nous étions révoltés face aux démarches pseudo intellectuelles dans lesquelles on voulait nous faire entrer car nous sentions bien qu'il y avait juste à côté, des lieux en attente, en souffrance, aux antipodes du conformiste minimal art américain. Cette opposition nous a renforcés dans notre envie de répondre à des urgences, elle a démultiplié notre volonté et nous avons pleinement plongé dans ce travail. Nous sommes partis au Mexique dans le cadre d'un échange culturel entre quartiers populaires, porté par Roland Bernard, le Député-Maire d'Oullins de l'époque. Nous avons travaillé à Tépito, un quartier populaire de Mexico où, tous les jours pendant plusieurs mois, nous avons improvisé, dans les rues grouillantes de salsa, des peintures murales à partir d'éléments et de témoignages puisés dans la vie quotidienne. **Les Mexicains ont un mot « ACA » qui signifie « ici et maintenant » et c'est à partir de cette notion, particulièrement forte, au croisement du spatial et du temporel, que nous avons travaillé, en relation constante avec les foules d'habitants à travers des échanges passionnés et des débats permanents.** Nous avons retrouvé nos aspirations profondes ! Nos utopies concrètes ! Et, nous les vivons encore aujourd'hui avec autant de force et de vigueur !

## Comment définissez-vous le sens de votre démarche ?

Pour nous, il est primordial de créer de « **l'inutile indispensable** », d'être attentifs aux petits éléments qui, au premier regard, ne semblent pas d'une nécessité vitale, mais qui se révèlent indispensables pour exister et vivre ensemble. Chacun dans son logement à une table, des chaises, un lit, des éléments fonctionnels.

**Mais, ce qui va donner de la vie au logement, ce sont les photos qui seront accrochées au mur, les bibelots posés çà ou là. Ces éléments porteurs d'émotion, ces références à l'intime, vont personnaliser le logement, rappeler des moments, et s'ils n'ont pas de caractère vital, ils n'en sont pas moins indispensables. Ces éléments sensibles étaient très souvent absents dans les cités HLM, d'où notre idée d'une « mise en bibelots » d'histoires dans les quartiers.** La personnalisation des lieux permet l'appropriation, l'attachement, et de fait, la reconnaissance. D'où l'importance de la qualité des éléments de personnalisation, non pas dans le sens d'une qualité artistique décrétée par des autorités autoproclamées compétentes, mais dans celui de l'expression par les habitants d'une identité revendiquée qui puisse générer de la fierté comme le sentiment de se sentir digne de et par l'endroit où l'on habite ensemble.

## Pourquoi placer l'expression et la mémoire des habitants au centre de votre démarche ?

**Nous ne sommes pas des artistes, nous sommes des artisans. Nous fonctionnons à l'inverse de l'artiste qui crée à partir du fond de lui même, de ce qu'il a et porte en lui. Au contraire, notre métier de muralistes consiste à traduire, sous une forme spécifique, celle de la peinture murale, ce que les gens et les lieux vont nous transmettre ou nous demander d'afficher.** Nous sommes des traducteurs spécialisés dans la langue de la peinture murale. Nous réalisons des fresques dans une volonté d'expression narrative de récits humains.

**Nous travaillons sur la mémoire des lieux car les gens ont souvent envie de trouver ou de retrouver leurs racines, de s'accrocher et de se nourrir d'une histoire collective, d'un vivre ensemble, de s'inscrire dans une continuité.**

Lorsque l'on démarre un projet, on commence à la fois par un travail de recherche documentaire sur l'histoire du lieu, mais surtout par recueillir des témoignages, de l'iconographie intime. Ce premier temps consiste à dégager, avec soin, les strates superposées des mémoires accumulées et tassées, voire oubliées au fil du temps. Il est souvent l'occasion pour de nouveaux venus ou pour les personnes déracinées de se construire une mémoire collective. Par exemple, lorsque nous avons travaillé sur le projet du Musée Urbain Tony Garnier, la plupart des habitants ont découvert qui était Tony Garnier, en quoi il était visionnaire, dans quel contexte historique leurs immeubles avaient été construits.

Dans ce moment précis, on pourrait se définir comme des passeurs de mémoires, des passerelles entre le passé, le présent, et le futur.

**Si la particularité originelle de Cité Création est de créer des fresques spécifiques, uniques, car en liaison avec l'histoire, la culture, la vie sociale et la mémoire partagée de chacun des lieux dans lesquels elle intervient, quel est justement votre rapport à la mémoire et au temps ?**

Avec notre métier d'ouvrier peintre muraliste, **nous marquons sur les murs des immeubles et des bâtiments, des traces de la vie quotidienne, de l'« ACA », comme le faisaient les peintres du pariétal sur les parois des grottes.** Notre métier est le plus vieux métier du monde ! Nous avons la chance en Rhône-Alpes de bénéficier des merveilles de la grotte Chauvet, avec 450 oeuvres, qui sont autant de superbes témoignages sur l'environnement au quotidien réalisés par nos ancêtres muralistes, il y a 33000 ans.

Nous intervenons au présent, pour mettre en valeur une histoire passée et contemporaine, la mémoire d'un lieu, à travers une peinture murale, un témoignage peint, patrimoine pour demain. Notre métier peut apparaître un peu louche, avec un oeil dans le passé, l'autre dans le futur et un regard profondément ancré dans le présent !

Nos grands parents ruraux vivaient les années au rythme des saisons, des bourgeons, de la floraison, des fruits, de la reproduction et de la mort. Ces repères, gonflés de mémoires et de symboles, étaient transmis à tous, y compris aux immigrés, aux nouveaux venus, qui les assimilaient. Or, aujourd'hui, l'urbain a tendance à gommer la nature et ses rythmes, et ceci est démultiplié par l'accélération du rapport au temps et du zapping permanent. Nous avons perdu les repères naturels de nos grands parents sans nous en être vraiment dotés de nouveaux, partagés. Demain, cette évolution sera probablement bien vécue.

Mais, pour l'heure, nous sommes dans une transition, et ce passage doit être accompagné, notamment avec des bibelots de quartiers, des souvenirs, des mémoires. Il ne s'agit en aucun cas d'être nostalgique, mais d'avoir le souci de passer d'une rive à l'autre avec des temps adaptés à chacun et sans laisser personne à la marge, ou même se noyer.

La société ne peut pas être seulement composée par ceux qui sautent plus haut, courent plus vite, cognent plus fort, qui ont des aptitudes physiques supérieures ; la tentation de la race supérieure ; ou alors il faudrait s'inscrire dans les théories de Goebbels et éliminer les races qui font perdre du temps... En prenant en compte la mémoire, on se dote de références qui permettent d'être attentifs aux difficultés qui ont toujours existées, dans tous les lieux et dans tous les milieux. **Travailler sur la mémoire, c'est du soin préventif.**

La prévention est toujours moins chère, tant au niveau humain que sur le plan économique, et encore bien moins chère que les urgences importantes.

**Ne faut-il pas déployer une incroyable énergie pour développer de tels projets ?**

Notre engagement nous impose en effet d'être toujours en pleine forme, en puissance, dans l'optimisme. Nous devons intéresser, encourager, mobiliser, entraîner, accompagner constamment sur le positif. Aucun droit au relâchement, à la moindre erreur, au coup de mou...

L'énergie du collectif partagé dans notre coopérative nous permet de maintenir cette « pêche » permanente !

**En vous qualifiant comme des traceurs d'histoires, comme de simples ouvriers peintres muralistes, ne minimisez-vous pas la dimension artistique de vos oeuvres ?**

Nous n'avons jamais pris le temps de répondre à cette problématique. On a choisi il y a 25 ans « de ne pas ferrailer, mais de faire ailleurs ». Nous n'avons pas voulu tomber dans la perte de temps de discussions sans fin sur la notion de l'artistique. Nous nous définissons comme des artisans. Cette notion appartient à la famille des bâtisseurs, avec qui nous sommes très à l'aise et auxquels nous souhaitons apporter notre valeur humaine ajoutée : rencontrer, faire croiser, hybrider des pensées créatrices, des énergies, des émotions.

## **N'est-ce pas un peu facile comme position, l'expression d'une fausse humilité, et irrespectueux des peintres, notamment des jeunes nouveaux ?**

Oui, c'est plus facile, mais ce n'est pas une fausse modestie. C'est une réalité.

C'est tout simplement un positionnement qui nous offre des possibilités de faire, car cela nous évite vraiment de perdre du temps en jacasseries. C'est peut-être une stratégie intuitive !

Quant aux peintres qui travaillent avec nous, certains sont artistes par ailleurs, mais ils savent qu'à la Cité, avec nous, ils pratiquent un autre métier, celui d'artisan peintre muraliste, qui s'accompagne d'un comportement de prise en compte du monde extérieur la plus grande possible, et de ses difficultés. Ils ne dansent pas au bal des égos, mais sont au service des autres, non pas seulement au service de leur création.

## **N'est-il pas possible de conjuguer les deux approches dans une seule démarche ?**

Il s'agit de deux façons de regarder, de deux savoir-faire, de deux savoir-être, bien différents : l'artiste peint dans une démarche individuelle qui se projette, qui peut donner lieu à des oeuvres de génie, et notre métier qui est plutôt de traduire les autres. Certes, ceci se fait dans la recherche d'une grande qualité, d'une reconnaissance, mais ce ne sont pas les seuls critères quand on est sur l'espace public, l'espace de tous les publics. Dans notre métier, sur des sites déjà bien secoués, on ne peut pas offrir à l'artiste la possibilité d'aller jusqu'au bout de ses fantasmes.

## **Pourquoi vous êtes-vous constitués en coopérative ?**

La forme juridique en coopérative, où chaque personne représente une voix au conseil des associés, nous a permis de mettre en pratique les valeurs humaines que nous avons choisies pour sous-tendre notre projet d'entreprise. Depuis plus de trente ans, nous vivons aisément, en interne, la parité hommes/femmes à tous les niveaux, la diversité des origines, les cogérances tournantes, un management participatif, responsabilisant, démultiplicateur d'énergie : « faire ce que l'on est, et être ce que l'on fait ».

## **Comment se sont déroulées vos premières interventions dans les quartiers de la Duchère dans le huitième, de Mermoz ou des Etats-Unis dans le huitième arrondissement de Lyon à la fin des années 1980 ?**

Assez rapidement, nous nous sommes aperçus que ce que l'on avait comme intuition de ce qui se passait dans ces espaces HLM était assez proche de la réalité. **Les habitants partageaient le sentiment d'être abandonnés.** Il y avait des tonnes d'envies, des envies de dire et de faire, des volontés de participer. Nous avons ressenti une grande nécessité de vouloir écouter, de parler et d'échanger.

C'est incroyable, mais jamais les habitants ne nous ont reproché de dépenser de l'argent pour quelque chose qui pourtant n'était pas vital. Par exemple, lorsque nous avons réalisé, en 1988, « l'Agora » à Mermoz Sud, une fresque sur le mur aveugle du préau de l'école qui se continuait par des éléments de jeux sur un petit espace public, **nous avons consacré autant de temps, et probablement même plus, aux échanges qu'à la peinture elle-même.**

Bien sûr, ce temps de médiation n'était pas reconnu, ni comptabilisé. Pour nos commanditaires, seul le résultat final comptait, mais pas le parcours qui conduisait à l'oeuvre. Or, ce qui nous définissait et nous définit toujours, c'est justement ce parcours de construction partagée d'une histoire. Bien sûr, depuis, nous avons appris à rationaliser ces temps d'échanges, sans quoi nous n'aurions pas pu survivre, mais surtout nos commanditaires comprennent de mieux en mieux notre démarche qui demeure la même, et ils nous accordent davantage de temps pour la phase écoute – concertation – partage – conception.

**Le projet de Musée urbain Tony Garnier est particulièrement emblématique de votre démarche. Comment, malgré les nombreuses réticences dont il était l'objet, le projet a-t-il pu se concrétiser ?**

La clé de la réussite du MUTG est l'attelage extraordinairement résistant, permanent et inébranlable entre les habitants avec leur Comité de locataires, et Cité Création. Dans une totale confiance entre nous, nous avons toujours répondu ensemble, solidaires, malgré tous ceux qui tentaient de mettre des coins entre nous. Lorsque les locataires étaient sournoisement accusés nous répondions immédiatement, et lorsque Cité Création était mise en cause, les habitants montaient au créneau. Nous avons, de fait, une tactique bien rodée, bien huilée, qui a déstabilisé et usé tous les malveillants qui ont essayé de faire capoter ce projet.

**Quel bilan faites-vous aujourd'hui de votre intervention dans ces quartiers ?**

Nous sommes heureux, parce qu'on arrive à ce que des cités HLM intéressent et soient visitées. Des professionnels de la ville et de l'habitat, des touristes, des tours opérateurs, de simples voisins, viennent visiter des citées HLM et sont bien accueillis par les habitants. **Aujourd'hui à Lyon, ce sont des centaines de milliers de personnes par an qui visitent le Musée Urbain Tony Garnier et les tours de Babel d'Alliade Habitat dans le huitième arrondissement, la Sarra dans le cinquième ou encore l'espace Diego Rivera de la SACVL dans le septième...**

Pour les habitants, si on vient les voir, c'est qu'ils n'habitent plus n'importe où, et donc qu'ils ne sont pas n'importe qui... il y a de la dignité retrouvée ! La « cité de la Sarra » est devenue la « résidence de la Sarra ». Chose impensable avant, des jeux d'enfants ont été installés et sont très respectés. Un stationnement pour les cars de visiteurs a même été demandé et aménagé devant la résidence pour que les visiteurs entrent à pied dans la cité et, accompagnés par des habitants, puissent au mieux la découvrir. La Sarra est devenue un lieu de fierté.

C'est dans cet état d'esprit, renforcé dans nos convictions, que nous allons travailler prochainement dans le quartier des Noirettes à Vaulx-en-Velin, aux côtés de Villeurbanne Est Habitat.

Il faut noter aussi la réussite économique.

Bien sûr, l'intégration d'une telle démarche dans la réhabilitation d'une cité d'habitat social peut représenter de 5 à 10% du coût de la rénovation. Toutefois, ce surinvestissement de départ s'amortit rapidement et se révèle rentable pour les bailleurs, dont les coûts d'entretien par la suite sont moins importants, compte tenu d'un grand respect des lieux, et donc d'une non dégradation. Par ailleurs, l'image du bailleur comme celle des cités profitent aussi pleinement d'une amélioration. L'attrait de certains quartiers boudés pour cause de mauvaise réputation est réactivé, et la perception du bailleur évolue aussi : il n'est plus un simple gestionnaire. A travers de telles opérations, il affirme et affiche sa volonté d'améliorer ses relations avec les locataires et la considération qu'il leur porte.

**Qu'elle est votre vision de Lyon ?**

**Lyon ressemble étrangement à un superbe corps de femme, avec une belle et généreuse poitrine - Fourvière le sein droit, la Croix Rousse le sein gauche - et au milieu, le coeur de la ville.** Depuis sa tête à la Doua, son coup élégant à la Cité Internationale, ce corps de femme est très ondoyant sous les caresses de ses deux cours d'eau qui le module par leurs berges et qui se rejoignent au confluent, le pubis de la ville.

Des générations et des générations ont tété plutôt le mamelon droit, d'autres le gauche, l'ambiguïté a toujours été au niveau du pubis. Cette zone qui a accueilli innocemment le boulo-drome et la prostitution, est restée longtemps en friche jusqu'à que se concrétise ce fabuleux projet confluence. Demain, grâce à la diversité des fonctions et des populations, à son port de plaisance, ses berges, ses cinémas, ses restaurants, ses terrasses, ses bassins, ce nouveau quartier va devenir un lieu de vie, de plaisirs, de cris et de jouissances. De plus, et au-delà de ses atouts sensibles et émotionnels, avec le musée des civilisations, il sera doté d'intelligences et de références. Irrigué de toutes parts, de tous les autres quartiers, des différentes banlieues, par tous les moyens - transports en communs, métros, tramways, bus, pistes cyclables et chemins piétonniers -, il sera accessible à tous.